

Chronique n° 60

En décembre 1949, la grange-étable de la Savoyarde, propriété de François Savoie, est détruite par un incendie à la suite, semble-t-il, d'une défectuosité électrique. Cette fois, la bâtisse ne sera pas reconstruite. Wilfrid Dupont, Joseph Gervais, Gérard Gervais et Roland Santerre avaient travaillé sur la ferme pour M. Savoie.

Le même mois, un autre incendie détruit l'ancienne maison d'Amédée Blanchette, rue Saint-Albert, entre la gare et l'édifice Dickson & Dumais. Après le décès de M. Blanchette en 1944, la maison avait été vendue par son fils Ubald en mai 1947 à Hervé Demers qui l'avait divisée en appartements. On y retrouvait aussi un restaurant et des chambres à louer. Au moment de l'incendie, Noël Paquin est le propriétaire de la bâtisse depuis le début de 1948 alors que le restaurant est exploité par Noël Bécotte. Des demoiselles Paquin, de Sainte-Sophie-de-Lévrard, y tiennent également un salon de coiffure pour dames. Alfred Dubois y exploite également son salon de barbier. Lors de l'incendie, M. Dubois sauve de justesse sa chaise de barbier; il ouvrira peu après un autre salon, en haut du magasin de Joseph Nobert.

Vers 23 h, Arthur Lefebvre, de retour d'un voyage à Nicolet voit les flammes s'échapper de la bâtisse et donné l'alerte. Selon l'habitude, la sirène du moulin à scie retentit en pleine nuit pour attirer sur les lieux pompiers et volontaires tandis que Georges-Henri Daigle fait un appel général téléphonique pour avertir la population. Lors de l'appel général, le téléphone de chaque abonné sonne cinq grands coups et, en décrochant, tous



Édifice de Noël Paquin avec le restaurant, un peu avant l'incendie. Coll. Lucien Sénécal.

peuvent entendre simultanément le message dicté par l'opérateur, en provenance du central. Une sorte d'appel conférence, quoi!

Ces incendies importants s'ajoutent à d'autres survenus récemment de sorte que le conseil du village décide d'acheter un camion-citerne muni de deux pompes, aspirante et «refoulante», d'une capacité de 2 000 gallons. Le printemps suivant, on construit un garage pour abriter ce camion sur le terrain du moulin à scie, en arrière de chez Me Normand Provencher aujourd'hui.

En même temps, le conseil du village engage Émeurs Mailhot à titre de constable spécial, muni de certains pouvoirs pour ramener la paix. Des citoyens se plaignent, en effet, que des individus causent du désordre, ici et là. On ne sait si ces événements sont reliés mais, à la même époque, Ernest Lecomte, cultivateur du rang d'En-Haut, se fait voler 90 poches d'avoine dans sa grange, en pleine nuit, par des malfaiteurs fort audacieux.

Chronique n° 61

Les années 1940 voient la disparition de plusieurs anciens citoyens ou fondateurs de la paroisse. On peut citer Pierre Leblanc, décédé en 1946, dont le nom apparaît parmi les premiers occupants du village en 1905; Joseph Sylvestre père, (1947), arrivé à Manseau le 14 avril 1912, le jour même du naufrage du Titanic, semble-t-il, il sera maire une dizaine d'années et maître-chantre plus de trente ans; Venant Lavoie (1940), commis au magasin d'Alcide Savoie; Antoine Desrosiers, parmi les tout premiers fondateurs (1940); Zéphirin Ouellet (1940); Ludger Lecomte (1941); François Maheux (1941); Émery Héon (1943); Zéphirin Benoît (1941); Pierre Lebrun (1942); Jim Desrosiers (1944); François Fortier (1947); Arthur Turcotte (1948); Joseph Monfette (1948); Alfred Pépin (1945); Alcide Richer (1946); Trefflé Lampron (1947), Louis Turgeon, fils (1942) et Philippe Hamel (1947).

On remarque aussi le décès de deux des fondateurs du rang du Petit-Montréal: Édouard Lebrun père, en 1945 et Aimé Grenon, en 1943, dont le fils Victor perdra la vie à la suite d'un tragique accident de chasse survenu en 1931, son frère Louis l'ayant confondu avec un animal sauvage et abattu d'un coup de feu. Ce n'était pas le premier accident de chasse mortel à survenir à Manseau puisque Godefroy Lavertue avait lui aussi perdu la vie en septembre 1914 aux mains de son beau-frère, Napoléon Turgeon, dans des circonstances semblables. Paul Vallée, fils d'Henri Vallée compte également parmi les victimes d'un accident de chasse qu'il s'infligea lui-même en octobre 1932: il se tira accidentellement une balle dans le pied alors qu'il visitait ses collets à lièvres.

Mentionnons aussi le décès, en 1949, de Johnny



Vue aérienne de la ferme de Léopold Lemay du rang d'En-Haut en 1954, anciennement propriété de Johnny Dubois. Coll. Mme Léopold Lemay.

Dubois, qui avait une forge sur sa ferme du rang d'En-Haut. Il est possible que la bâtisse ayant abrité la forge et l'atelier de soudure de Johnny Dubois ait été la toute première école bâtie dans le rang d'En-Haut, lors de l'ouverture de ce rang, à compter de 1904. Avec l'augmentation du nombre des élèves, une école plus vaste aurait été construite, voisine de chez Rita Vachon, en 1920. L'ancienne école aurait été acquise par M. Dubois et déménagée chez lui pour abriter sa forge. Cette bâtisse existe toujours sur l'ancienne ferme de Johnny Dubois, propriété aujourd'hui de Mme Léopold Lemay.

Chronique n° 62

Vers 1950, Arthur Lavoie assume les fonctions de chef de gare de la station de Manseau. Il remplace Alfred Charron, nommé à ce poste au début des années 1920. Avant Alfred Charron, J.-Réal Poulin a été chef de gare à l'époque de Moose Park et de la formation de Manseau.

Au fil des années, l'Intercolonial puis le Canadien National, vont procurer de l'emploi à plusieurs de nos paroissiens, dans différents corps de métiers dont: Xénophon Marrier, Georges Taillon, Wilfrid Caron, Honoré Coulombe, Joseph Morin, Léon Santerre, Wilfrid Jutras, Norbert Jutras, Henri Geoffroy, Philippe Gervais, Albert Cloutier, Émile Bergeron, Georges Cantin, Jim Desrosiers, Joseph Duperron, Jacques Samson, Donat Cloutier, René Leblanc, Émilien Guertin, Maurice Desrosiers, Réal Roux, Émile Pinard, Guy Pelchat, Guy Maheux, Paulo Labonté, M. Bouchard, M. Hallé, M. Ferland, Roland Bélair, Roger Maheux, Germain Labarre, Armand Geoffroy et ses fils Claude, Guy et André, Alcide Geoffroy, Roland Vincent, Jean-Paul Hamel, Oscar Paris, Roland Atkinson, Réjean Lajoie, Roland Pressé, Marc DesLandes et Serge Boucher.

Le personnel à l'emploi du Canadien National se divise, à cette époque, en deux catégories: d'une part, ceux qui occupent un poste permanent comme le chef de gare, les «sectionnaires» ou cantonniers, les autres corps de métiers et d'autre part, ceux que l'on appelle «les gars de gang» dont le travail est saisonnier ou sur appel.

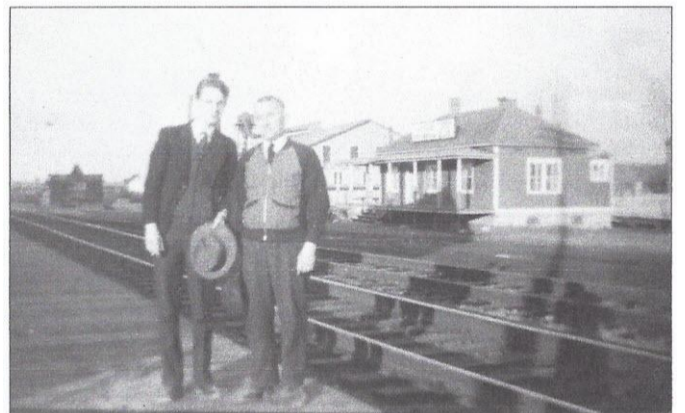
Les «sectionnaires» doivent, entre autres tâches, inspecter la voie ferrée et voir à son entretien sécuritaire. Mais l'hiver, on ne démarre pas les «moteurs», ces engins utilisés par le

personnel pour se déplacer sur les rails. L'examen de la voie ferrée, la «revue» comme on l'appelle, doit donc se faire à pied. Un matin, à chaque fin de semaine pendant l'hiver, beau temps, mauvais temps, un «sectionnaire» part donc de la gare de Manseau, à pied, sur la voie ferrée pour en faire l'inspection jusqu'à Lemieux. L'autre «sectionnaire» en fait autant dans la direction opposée jusqu'à Villeroy. Les deux «sectionnaires» reviennent l'après-midi avec le train local qui les dépose à Manseau.

Si Manseau constitue à l'époque un centre régional, il le doit en grande partie au train. En plus de l'horaire régulier, le train s'arrête sur signal au besoin, certains jours de la semaine. De nombreux voyageurs de Manseau et des environs prennent le train tandis que les wagons de marchandises s'entassent dans la gare de triage, face au moulin à scie. L'entrepôt de la gare, construit à l'origine à l'est de celle-ci, sera déménagé du côté ouest, avant 1949.

En fait, le train sert au transport de tous les produits imaginables. Certains cultivateurs entreprenants, dont Richard Dubois et surtout, Irénée Labonté, achètent à l'occasion un wagon de moulée qu'ils mélangent par la suite, pour la revendre à d'autres cultivateurs.

Les déraillements font partie de la vie à Manseau et, s'ils alimentent les conversations, ils ne surprennent plus personne. Un déraillement important survient en février 1948 à deux milles et quart du village (4 km), une quinzaine de wagons ayant quitté la voie au milieu d'un convoi de fret.

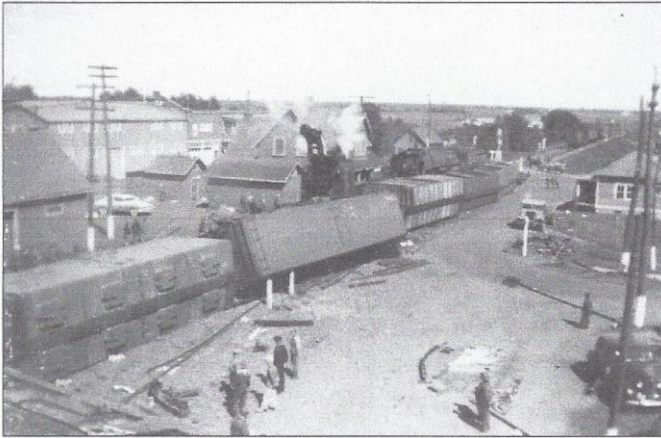


Arthur Lavoie, chef de gare, à droite avec son gendre, Jacques Samson, années 1950. Notez la présence, à droite, du bureau de Savoie Frères, ancienne cuisine du verger que l'on a déménagée à cet endroit vers 1937. Coll. Jean- Marie St-Pierre,

L'incident retarde de plusieurs heures les autres convois dont le «Ocean Limited» et le «Scotian» (à l'époque les trains portent des noms comme les bateaux, par exemple).

Un autre déraillement spectaculaire a lieu à l'automne 1950 quand dix-neuf wagons d'un convoi de marchandise quittent la voie, en plein village. Le quai de la gare est détruit complètement, l'entrepôt de bois du moulin à scie situé au sud de la voie ferrée, face à la gare, légèrement endommagé. Les rails sont tordus sur une longueur d'un mille (1,6 km).

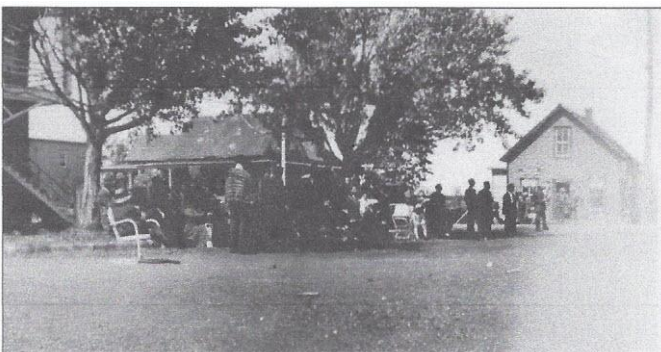
Les déraillements ne sont pas les seuls événements spectaculaires à survenir à Manseau. Des feux d'herbe ou de forêt, allumés par la foudre ou la négligence humaine, se produisent régulièrement mais sans faire grand dommage la plupart du temps.



Déraillement à l'automne 1950.



Déraillement à l'automne 1950.



Les curieux s'assemblent pour assister à la remise en état des lieux après de déraillement. À droite, le restaurant Chez Fifine.

Vers 1950, survient un incendie dans le rang Belgique qui menace de raser certaines maisons à cet endroit. En revenant de Saint-Sylvère par le chemin du Petit-Montréal, Bruno Leblanc remarque, au loin, l'incendie poussé par le vent en direction du rang Belgique. Il craint immédiatement le pire et effectivement, le lendemain, sa propriété située face à la route de la Belgique ainsi que celles de Napoléon Turgeon et André Lavertue se trouvent directement sur le chemin de l'incendie. Les volontaires accourent de partout pour prêter secours et établir des coupe-feux mais on ne peut guère compter que sur des pompes à bras pour soutirer l'eau des puits. L'incendie fait rage pendant une semaine.

Un matin, Bruno Leblanc demande à son épouse, Rose-Aimée, de préparer les enfants: il faut

quitter la maison de toute urgence car le feu est maintenant tout près et rien ne semble pouvoir l'arrêter. La maison semble condamnée. À côté, Mme Napoléon Turgeon refuse de quitter sa maison malgré l'urgence et le danger. Elle dispose des images pieuses, ici et là, dans l'espoir qu'elles protégeront sa maison des flammes. Parmi les volontaires sur place ce matin-là se trouve Gilbert Trempe qui a environ 16 ans. C'est lui qui conduit Rose-Aimée Leblanc et ses enfants en sécurité, au village, au volant de la voiture de M. Leblanc.

D'après les souvenirs de Mme Leblanc, Gilbert Trempe revient peu après dans le rang Belgique, emportant avec lui une pompe à moteur que le conseil du village avait été réticent, jusque-là, à laisser partir: on craignait que le vent ne change subitement de direction et menace le village, à son tour. En plus de la pompe, Gilbert Trempe ramène avec lui Henri Raymond qui, paraît-il, a un don pour éteindre les incendies.

Serait-ce l'effet combiné de la pompe à moteur plus puissante, du travail inlassable des volontaires, des dons de M. Raymond pour éteindre le feu, des prières de tous? Toujours est-il qu'après le retour de Gilbert Trempe, le feu peut être contenu suffisamment longtemps pour que le vent tourne et qu'il se mette à pleuvoir, sauvant ainsi, in extremis, tous les bâtiments menacés.

Chronique n° 63

Le train domine encore les transports mais, signe que les temps changent, on commence, fin des années 1940 début 1950 à ouvrir les chemins à la circulation automobile pendant l'hiver. Auparavant, seules les voitures tirées par les chevaux circulent l'hiver, on remise les automobiles de décembre à avril. On «roule» les chemins dans les rangs et même au village, c'est-à-dire que des chevaux tirent un lourd rouleau qui aplanit, tant bien que mal, la neige. Après le passage du rouleau, la neige gèle et durcit dans les chemins. Les chevaux peuvent alors y circuler à l'aise, sans risquer de s'enfoncer, avec voitures et traîneaux ou «sleighs», comme on les appelle alors. Généralement, un résidant d'un rang prend à contrat le «roulage» de son rang et tous les propriétaires se répartissent les coûts entre eux, soit environ 2 \$ par propriétaire, par hiver.

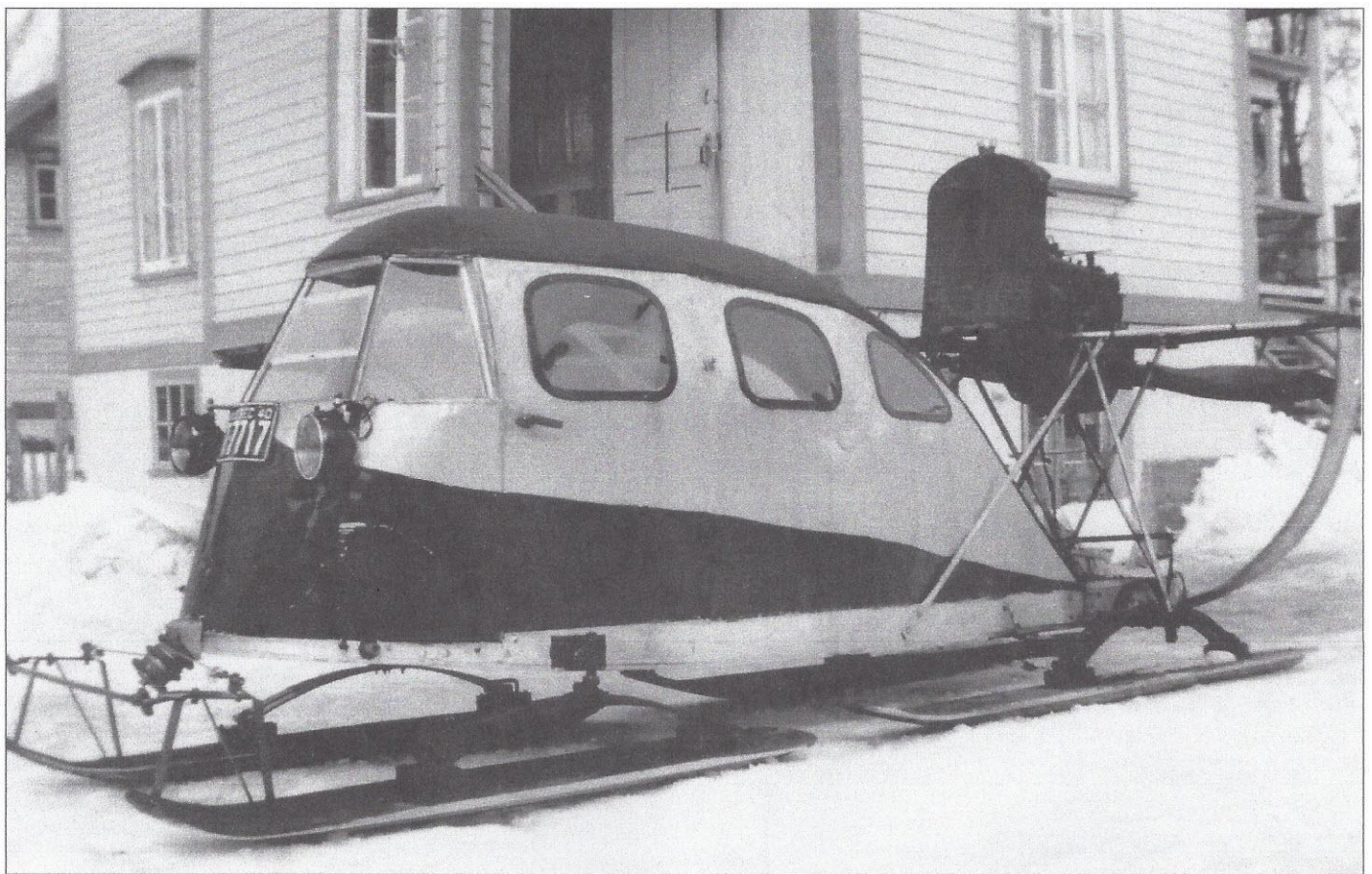
L'ouverture des chemins l'hiver se fait de façon progressive à Manseau. Maurice Savoie détient en ce temps-là l'agence régionale d'Imperial et il doit ravitailler en produits pétroliers ses clients de l'extérieur, même l'hiver. Selon les époques, il utilise, à l'occasion, un bulldozer tirant plusieurs traîneaux ou «sleighs» chargés de réservoirs. Lorsque les conditions s'y prêtent, il dispose d'un camion-citerne équipé d'une charrue: en effectuant ses livraisons, il ouvre ainsi la voie aux autres



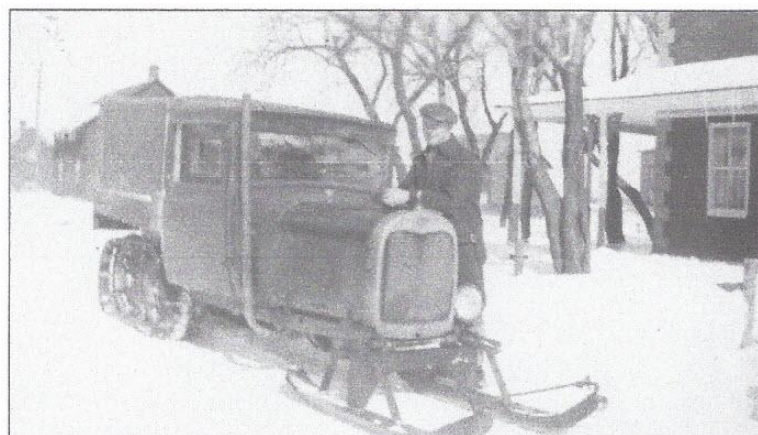
Les «snow planes» de Jean-Marie et Alfred Savoie sur le Lac Rose, en 1942. De gauche à droite: Roland Leboeuf, Jean-Marie Savoie, Alfred Savoie et Maurice Savoie. Coll. Hélène Savoie.



Le «snow» Landry d'Alfred Savoie, au Lac Rose. Il servit au transport des employés de Savoie Frères. Alfred Savoie s'en servit aussi pour conduire le Dr André Proulx auprès de ses patients en cas d'urgence. Coll. Hélène Savoie.



Le «snow plane» de Jean-Marie Savoie, vers 1940. Cet appareil était fabriqué à Fortierville, semble-t-il. Coll. Hélène Savoie.



Le «snow» d'Omer Lemay, en février 1936. Coll. Hélène Savoie.

automobilistes. Il utilise aussi, à une certaine époque, une autoneige appelée «snow-mobile» ou simplement, «snow», véhicule pouvant se déplacer sur la neige, ancêtre de la motoneige. Omer Lemay possède, lui aussi, un «snow» pour se déplacer l'hiver car il fait du taxi.

Jean-Marie et Alfred Savoie possèdent chacun un véhicule pour se déplacer sur la neige, appelé «snow plane». Ces véhicules sont actionnés par un moteur monté à l'arrière de la cabine et doté d'une hélice propulsive, semblable à celle d'un avion. Ces appareils, à deux places, auraient été fabriqués à Fortierville. Sur la surface dure et plane du Lac Rose, les «snow planes» atteignent des vitesses considérables mais sont plus ou moins stables et se renversent facilement.

Alfred Savoie fera l'acquisition, après la Seconde Guerre mondiale, d'autres autoneiges provenant des surplus de l'armée et destinés au transport des officiers, l'hiver. Ces appareils, très confortables et dotés d'une finition intérieure soignée, étaient cependant conçus pour se déplacer sur la neige poudreuse durcie de l'Ouest canadien. Ils se révélèrent trop lourds et peu efficace dans la neige molle d'ici. Alfred Savoie sera également propriétaire, dans les années 1940, d'une autre autoneige, fabriquée par J.-A. Landry, qu'il utilisait pour transporter ses employés. Le Dr André Proulx, à compter de son arrivée à Manseau, en 1947, pouvait même compter sur Alfred Savoie pour venir le conduire, en «snow», chez ses patients l'hiver, en cas d'urgence. À l'hiver 1947, le «snow» Landry servit même, au moins une fois, de corbillard. Téléspore Soucy l'avait utilisé à cette fin lors du service funèbre de Joseph Sylvestre.

Le véritable tournant se produit toutefois avec la création de l'Association des chemins d'hiver qui regroupe les municipalités situées le long de la route 49 (actuelle route 218). Ce comité coordonne l'entretien de cette route pour la saison d'hiver entre les différentes municipalités. Ainsi, à l'hiver 1949-50, la route 49 est ouverte à la circulation automobile à partir de Saint-Pierre-les-Becquets jusqu'à l'autoroute n° 9 (actuelle Transcanadienne). Les rangs devront patienter quelques années avant d'être ouverts l'hiver à l'automobile à leur tour.

À cette époque, Alfred Savoie assure, à ses frais, l'entretien de quelques rues du village de Manseau, du rang d'En-Haut et de l'autoroute no 9 entre Saint-Louis-de-Blandford et Laurier Station. Il entretiendra ce dernier tronçon, toujours à ses frais, jusqu'au début des années 1960. Par la suite, sous le gouvernement de Jean Lesage, le Ministère des Trans-ports prendra à sa charge l'entretien d'hiver de la Transcanadienne en accordant des contrats de déneigement à des entrepreneurs locaux.

Pour le déneigement, Alfred Savoie dispose de trois camions de surplus d'armée avec charrue

dont Ovila Leblond est le premier chauffeur. Ce dernier roule souvent jour et nuit dans des conditions pénibles de tempête pour tenter de garder ouverts des chemins qui se referment quelques minutes après le passage de la charrue. Un tracteur Ford équipé d'un souffleur sera aussi utilisé. Philippe Smith entretiendra aussi les chemins d'hiver un certain temps; il se servait d'un bulldozer pour pousser la neige, moyen lent et peu efficace.

Ce travail de déneigement représente un défi considérable durant cette période car l'équipement n'est pas aussi puissant et adapté que celui d'aujourd'hui. Les chutes de neige sont aussi plus abondantes et la poudrière, presque constante même par beau temps, balaye la neige sur des chemins bas et étroits, très faciles à fermer. Il faudra attendre l'hiver 1955-56 pour qu'Alphonse Charland prenne la relève de l'entretien des chemins d'hiver jusque vers 1972; avec une façon de faire différente et un meilleur équipement, il connaîtra plus de succès que ses prédécesseurs.

Ceux qui se croient tirés d'affaire avec la fonte de la neige au printemps doivent ensuite affronter les redoutables ventres de boeuf qui, sous des apparences inoffensives, parsèment les chemins de gravier ou de terre battue lors du dégel, toujours prêts à avaler un véhicule quelconque ... Heureusement, il se trouve des tracteurs, ici et là, pour dépanner les automobilistes imprudents ou téméraires qui reviennent, avec une fidélité touchante, année après année, s'enfoncer jusqu'aux essieux dans les mêmes trous, aux mêmes endroits ...

Chronique n° 64

Le 26 septembre 1950, le conseil 3317 des Chevaliers de Colomb de Manseau obtient sa charte de fondation. Le premier Grand Chevalier en sera Maurice Savoie, de 1950 à 1953. Autrefois, le territoire de Manseau relevait du conseil des Chevaliers de Colomb de Nicolet: les deux derniers citoyens de Manseau initiés sous l'autorité du conseil de Nicolet furent Téléspore Soucy et François Savoie, en 1938. Puis, Manseau passe sous la juridiction du conseil de Deschailons et ce, jusqu'à l'émission de sa propre charte. La première initiation des Chevaliers de Colomb, tenue à Manseau, a lieu fin 1952, au Collège Sacré-Coeur, dont on vient tout juste de terminer la construction.

Le 31 décembre 1950, on inaugure, rue Saint-Georges, une nouvelle patinoire située là où se trouvent les résidences de Roland Turgeon et Robert Lemay aujourd'hui. Auparavant, la patinoire se trouvait en bas, à Moose Park, près de la rivière. Selon la coutume, l'inauguration se fait en présence de l'abbé Tétréau, des membres des deux conseils municipaux, village et paroisse, ainsi que de nombreux citoyens.



Les premiers Chevaliers de Colomb du Conseil 3317, dont Maurice Savoie est le premier Grand Chevalier, en 1950.

Après la bénédiction et le discours du maire du village, Armand Beaupré, l'abbé Tétreau procède à la mise au jeu de la partie de hockey, remportée haut la main par le club de Manseau 9-4 contre celui de Sainte-Sophie-de-Lévrard.

Le hockey pour les hommes, le patinage pour les dames l'hiver et la balle-molle l'été constituent des loisirs très suivis à Manseau, à cette époque. La formation de l'Association des Loisirs, vers 1953, sous l'impulsion d'Olivier Crochetière, témoigne de l'intérêt de la population en ce sens. Manseau compte des équipes capables de rivaliser avec succès contre celles des localités environnantes dont Plessisville et Drummondville.

À l'été 1951, Me Normand Provencher arrive à Manseau pour y exercer sa profession de notaire. Il s'installe d'abord dans la maison d'Onil Provencher aujourd'hui, rue Saint-Georges, puis dans la maison à appartements située tout près, de l'autre côté de la même rue. Il y sera gérant de la Caisse populaire, remplaçant Agathe Cotnoir. En 1954, Me Provencher emménage dans sa résidence actuelle, acquise de Georges Cantin. À cet endroit, on lui confie la succursale de la Banque Canadienne Nationale, en remplacement d'Arthur Bernier qui occupait cette charge auparavant.



Première initiation du Conseil 3317 des Chevaliers de Colomb, tenue à Manseau, en 1952.



Patinoire de la rue Saint-Georges, inaugurée le 31 décembre 1950.



La patinoire de la rue Saint-Georges en 1951. À l'arrière, la salle de cinéma d'Henri Gervais.



Club «Manseau», le 6 janvier 1952. De gauche à droite, rangée arrière: Donat Cloutier, Richard Gervais, Fernand Santerre, Edgar Blanchette, Laurent Crochetière, André Proulx, Robert Savoie, Gilbert Trempe et Raynald Savoie. Rangée avant: Henri Fraser, Arthur Dupont, Jean-Paul Cotnoir, Claude Dubé, Pierre Savoie, André Savoie et Paul Blanchette.

Me Provencher sera gérant de la banque pendant quatre ans soit jusqu'au moment où des voleurs s'introduisent par effraction chez lui, pour dévaliser le contenu du coffre de la banque.

Au fil des années, Me Normand Provencher cumulera les fonctions de secrétaire-trésorier des deux corporations municipales; il sera élu maire en 1977, charge qu'il conservera jusqu'en 1982. Très impliqué dans la communauté, il sera directeur de chorale pendant une cinquantaine d'années, soit jusqu'en 2004. Il sera Grand Chevalier du conseil 3317 à deux reprises, de 1958 à 1962 puis, en

1992-93. Il siégera, en outre, sur les conseils d'administration de nombreux organismes et entreprises de Manseau et de l'extérieur. Il prendra sa retraite, à titre de notaire, le 1er mai 1998, après une carrière de près de 47 ans, à Manseau. Me Nicole Provencher, sa fille et associée au bureau, assure la continuité depuis cette date.



Équipe de balle-molle, années 1950. De gauche à droite, rangée arrière: Robert Savoie, Camille Santerre, André Savoie, Jean-Paul Cotnoir, Maurice Santerre, Alfred Santerre et Roland Santerre; rangée avant: Roland Gervais, André Proulx, Raymond Soucy, Alfred Savoie, Jean-Guy Lefebvre et Germain Labarre, entraîneur.

Chronique n° 65

Le 10 septembre 1951, l'abbé Frédéric Tétreau termine son mandat à titre de curé de Manseau. Il prend la direction de Drummondville pour présider à la fondation de la paroisse de l'Immaculée-Conception; il y sera curé de 1951 jusqu'à sa retraite, en 1967. Pendant son séjour à cet endroit, il est aumônier de la Catholic Women League et s'occupe des mariages mixtes pour la région de Drummondville; il cumule ces deux postes de 1960 à 1967. L'abbé Tétreau prend sa retraite le 21 décembre 1967 dans sa maison de Drummondville (entouré de nombreux animaux de compagnie, sans doute).

L'abbé Tétreau est né le 12 avril 1894 à Saint-Wenceslas; son père est charron. Après des études classiques et théologiques au Séminaire de Nicolet, il est ordonné prêtre le 3 août 1919 par Mgr Brunault. L'abbé Tétreau fera du ministère à Manchester, N.H., aux États-Unis, à la fin des années 1920 début 1930. Il décède à Drummondville, le 3 avril 1983 et ses funérailles ont lieu en sa paroisse de l'Immaculée Conception. Il repose au cimetière du Grand Séminaire de Nicolet. Une école porte

aujourd'hui son nom à Drummondville, en reconnaissance de son ministère à cet endroit.

Ses paroissiens se souviennent de lui comme d'un homme à l'esprit vif, aux réparties et jeux de mots souvent pleins d'humour. À son départ de Manseau, il laisse, dans les coffres de la Fabrique qui n'a plus de dette, une somme de 10 000 \$. Lors de son séjour à Manseau, il eut l'opportunité de bénir le mariage de Joseph Biron et de Dame Veuve Cotnoir, en 1943. Pour Joseph Biron, ancien cantonnier du Canadien National, il s'agissait d'un sixième mariage, probablement un record à Manseau si l'on considère que le mariage religieux ne pouvait prendre fin que par le décès de l'un des époux ou à la suite d'une annulation prononcée par le Vatican pour des raisons graves. Wilfrid Jutras, qui célèbre un quatrième mariage en 1971 avec Dame Florida Cloutier, semble être l'un des rares citoyens de Manseau à s'approcher de ce record peu banal.



Pièce de théâtre «60 minutes ambassadeur au Japon», montée en 1953. Rangée avant, à gauche, Germain Labarre et à droite, Arthur Dupont. À l'arrière, de gauche à droite, Jean-Paul Cotnoir, Laurent Crochetière, Raymond Savoie, Raymond Blanchette et Me Normand Provencher.

Le remplaçant de l'abbé Tétreau, l'abbé Antonio Parenteau, est un homme très différent. À son arrivée à Manseau, l'abbé Parenteau est déjà âgé de 50 ans et il s'agit pour lui de sa toute première cure. Professeur de carrière, il a enseigné au Séminaire de Nicolet de nombreuses années auparavant.

L'abbé Parenteau ayant une formation en théâtre, il incite ses paroissiens de Manseau à monter une pièce de théâtre comique, écrite par Joseph Désilets, intitulée: 60 minutes ambassadeur au Japon. Cette pièce, sous la direction de l'abbé Parenteau, était rendue par la troupe de théâtre nommée: Le Cro du Pro s'accotte là. Elle s'appelait ainsi d'après les noms de ses comédiens: Cro pour Laurent Crochetière; Du pour Arthur Dupont; Pro pour Me Normand Provencher; S'a pour Raymond Savoie; Cotte pour Jean-Paul Cotnoir et Là pour Germain Labarre. Seul Raymond Blanchette qui s'était joint à la troupe après sa formation, ne participait pas à la formation de son nom. La pièce, pleine d'humour, connaît un franc succès et sera jouée dans plusieurs paroisses environnantes.

On doit aussi à l'abbé Parenteau d'importantes réparations au presbytère qu'il trouvait inhabitable, l'hiver. Des travaux de réfection du toit, des ouvertures et d'isolation furent donc réalisés au presbytère à un coût d'environ 7000 \$, sous son administration.

Chronique n° 66

Dans les années 1950, Manseau connaît un essor considérable, relié à la prospérité économique retrouvée dans le monde occidental, au lendemain de la Seconde Guerre mondiale. Le nombre d'habitants, à peu près stable à 1200 depuis les années 1930, recommence à croître pour dépasser bientôt les 1 400 âmes. Manseau semble davantage en mesure de retenir une bonne partie de l'accroissement naturel de sa population. Les jeunes gens se trouvent de l'emploi plus facilement à

Manseau que précédemment et n'ont plus à quitter en aussi grand nombre leur paroisse pour aller gagner leur vie ailleurs.

Les familles sont évidemment plus nombreuses à cette époque que de nos jours. L'époque des «baby-boomers» commence. Parmi les familles les plus nombreuses à Manseau au cours de son histoire, mentionnons celles de: Jean-Baptiste Hamel et Odila Leblanc, avec 16 enfants vivants; Martin Lemay et Thérèse Martel, avec 15 et Louis Leblanc et Donald Paquin, avec 15, dont 3 décédés jeunes. D'autres familles nombreuses ont aussi vécu à Manseau mais dont tous les enfants ne sont pas nés à l'extérieur, citons celle de Joseph Sylvestre, père et Azilda Gagnon avec 15 enfants et celle d'Henri Lauzière et Alice Duval, avec 16, dont plusieurs sont décédés en bas âge

Cette vitalité se traduit aussi par la création d'organismes à caractère socio-culturel et économique, qui témoignent de la volonté de la population de favoriser son développement à tous les niveaux, pour le bénéfice de tous.

Parmi ces organismes datant du début des années 1950, on retrouve le Cercle Lacordaire fondé par Antonio Paillé et qui prône la modération et une meilleure éducation du public face à la consommation d'alcool. L'Association des Loisirs répond aux besoins des jeunes gens pour des activités sportives structurées.

En 1951, Camille Vézina achète la beurrerie de Paul-Émile Vézina pour lequel il a travaillé pendant trois ans auparavant. En 1953, Camille Vézina échangera la beurrerie à un M. Charland duquel il reçoit, en contrepartie, une boulangerie à Victoriaville. Gérard Bélanger deviendra bientôt propriétaire de la beurrerie à son tour; elle est toujours située à l'angle des rues Soucy et Saint-Alphonse.

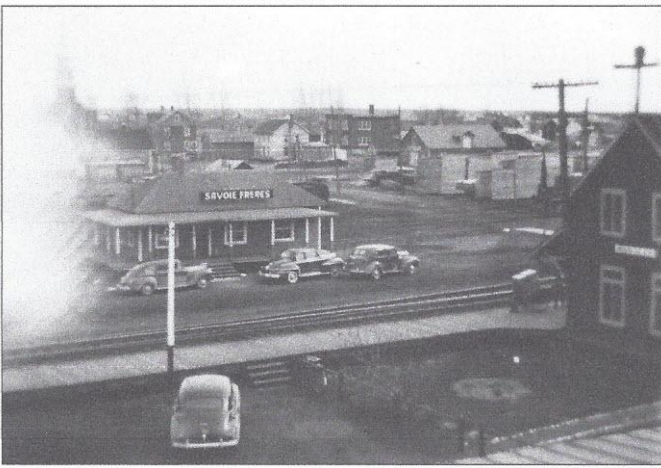
Ces transactions fréquentes révèlent les changements qui s'opèrent vers 1954 dans la mise en marché du lait dans la paroisse comme partout ailleurs dans la province. Les cultivateurs peuvent désormais vendre leur lait entier à la Crino de Plessisville, affiliée à la Coopérative Fédérée ou à d'autres laiteries. Ils n'ont plus à séparer la crème comme avant, pour la vendre à la beurrerie locale. D'autres producteurs laitiers choisissent de vendre leur production à des acheteurs indépendants comme Charles-André Lemay qui expédie aux Trois-Rivières, Ducharme, de Fortierville et Richard Soulard, de Deschaillons. Lucien Lapointe, Maurice Pépin du rang d'En-Haut et Paul-Émile Charland, du rang d'En-Bas, sont camionneurs et feront la cueillette des bidons de lait pendant longtemps.



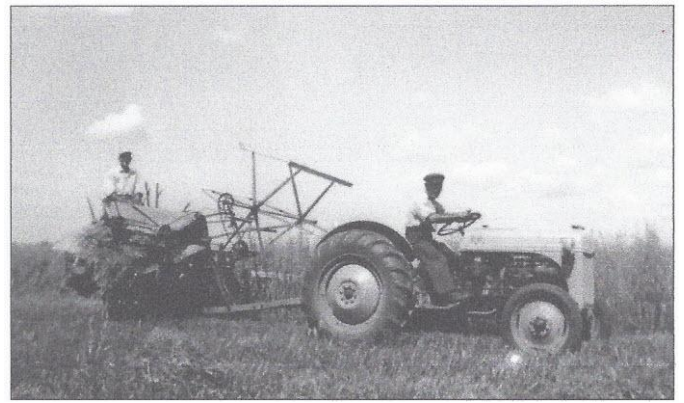
Vue aérienne de Manseau vers 1950.



Moulin à faucher chez Gaudiose Bergeron dans les années 1950. Coll. Jacqueline Bergeron.



Manseau vers 1950. Le long de la rue Saint-Albert, caché en partie par les cages de planches, se trouve l'ancien garage de Joseph Champagne. Coll. Jean-Marie St-Pierre.



Récolte à la fin de l'été avec une moissonneuse-lieuse qui, dans la même opération, fauche le grain et attache les gerbes en botteaux. Les botteaux sont ensuite montés debout par paquets sur le champ en «stouks», le temps de les laisser sécher. Coll. Jacqueline Bergeron.



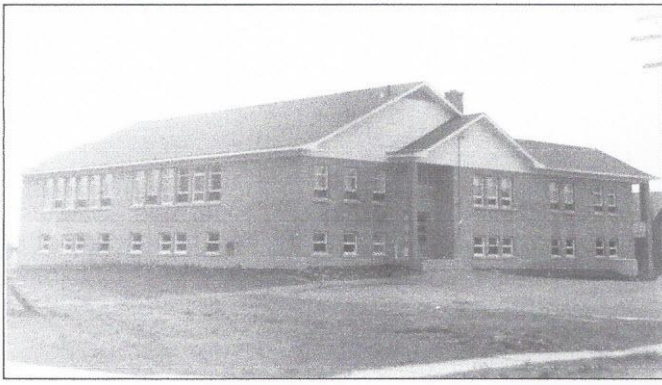
Chargeur utilisé pour ramasser le foin mis en andins au moyen d'un râteau. La presse à foin est venue remplacer le chargeur. Coll. Jacqueline Bergeron.



Râteau tiré par les chevaux pour mettre le foin fraîchement coupé en andins. Coll. Pierre-Ange Soucy.



Épandeur à fumier, années 1950. Coll. Jacqueline Bergeron.



École Sacré-Coeur, inaugurée en 1952.

Le 11 novembre 1951, la section de Manseau de la Société Saint-Jean-Baptiste voit le jour, sous l'impulsion, notamment, de l'abbé Antonio Parenteau. Ce jour-là, on procède à l'élection d'un premier conseil d'administration qui comprend les membres suivants: J.-A Maurice Savoie, président, Jean-Baptiste Rioux, vice-président, Réal Roux, deuxième vice-président, Me Normand Provencher, secrétaire-trésorier et MM. Jean-Paul Cotnoir, Ernest Lecomte, Roland Gervais, Antonio Paillé et J.-Amable Gaudet, directeurs. L'abbé Antonio Parenteau agit en tant que prêtre aumônier.

Les membres de la Société Saint-Jean-Baptiste ont droit à différents avantages et peuvent souscrire de l'assurance sur leur vie ou celles de leurs proches. Cette association connaîtra un vif succès à Manseau: en 1964, notre section locale compte pas moins de 359 membres en règle. L'année 1952 voit la construction du collège Sacré-Coeur, rue Saint-Alphonse, face au vieux couvent. L'école moderne, qui regroupe sous le même toit quatre classes, une chapelle et la résidence des enseignants est ouverte aux garçons seulement.



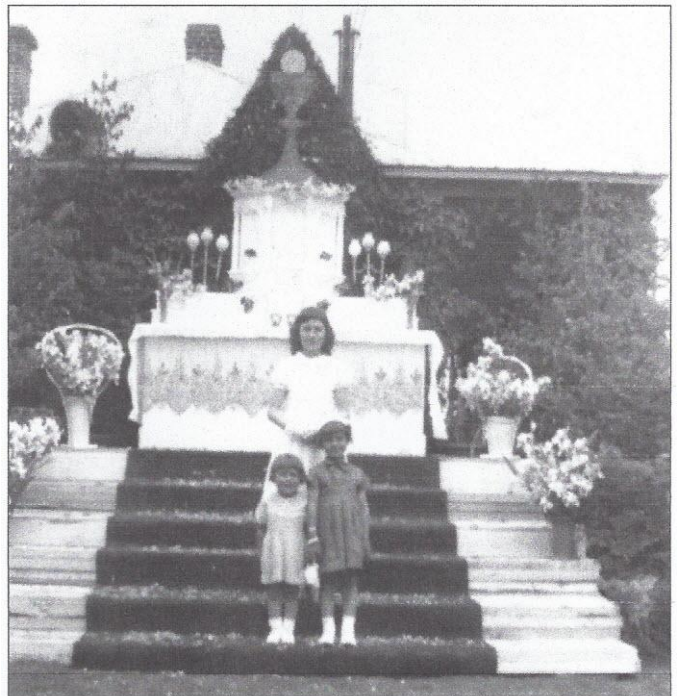
L'Association des Fermières dans les années 1950, avec l'abbé Gérard Beauchesne.

Les Frères du Sacré-Coeur en assurent la direction et y font régner une discipline stricte, en accord, du reste, avec les mœurs du temps qui veulent que l'élève écoute le maître, non l'inverse.

Les noms des frères Blaise (André Toutant), Osias (Eloi Comeau), Marcien (Gaston Tourigny), Georges-André (Paul-Emile Valade), Jean-Donald (Frank Noël), Gustave (Joseph Cambron), Constant (Eugène Daneau), Victorin (Théodore Simoneau) et Régis (Edmond Parenteau) restent associés au souvenir de cette école.

À l'initiative de l'abbé Parenteau et de la Société Saint-Jean-Baptiste, le chapitre local de l'Ambulance St-Jean est fondé à Manseau, en 1952. Les volontaires, tous bénévoles, reçoivent une formation de secourisme leur permettant d'affronter diverses situations d'urgence. Lorsqu'ils sont en devoir, les ambulanciers St-jean portent l'uniforme; à l'église, ils agissent comme placiers et font la quête. Raymond Savoie, Paul Dionne et Antoine Gagné y adhèrent parmi les premiers. Au fil des ans plusieurs individus se joindront au groupe dont: Arthur Lefebvre, Eddy Fréchette, Maurice Desrosiers, Roméo Masse, Raymond Blanchette, Gilles Fortin, Germain Labarre, Paul Turgeon et Maurice Légaré. La section de Manseau de l'Ambulance St-jean sera dissoute dans les années 1960, faute de bénévoles. Maurice Desrosiers, surintendant et chef des brigadiers, sera le dernier à rendre son uniforme.

Sous l'impulsion de la Société Saint-Jean-Baptiste, la fête de la Saint-Jean est célébrée pour la première fois avec éclat, à Manseau, le 24 juin 1953. À cette occasion, on décore les maisons de drapeaux et les commerces ferment leurs portes. Un défilé de voitures, camions et tracteurs dans les rues du village a lieu, suivi de la bénédiction du drapeau.



Reposoir de la Fête-Dieu avec Mariette, Simone et Noëlla Tremblay en 1955



Procession de la Fête-Dieu vers 1960. La croix ouvre la marche, suivie du prêtre sous le dais et des fidèles. Coll. Ghislain Thiboutot.

Ensuite, l'abbé Parenteau bénit officiellement le Collège Sacré-Coeur, terminé récemment. En soirée, un feu traditionnel de la Saint-Jean et des feux d'artifice complètent les activités de cette journée mémorable.

Entre autres activités, la section Manseau de la Société Saint-Jean-Baptiste encourage les élèves à participer à des concours comme le Bon Parler Français. Le 9 avril 1954, Hélène Cantin remporte les honneurs de ce concours à Saint-Célestin. Le 9 avril 1956, ce sera au tour de Réjeanne Leboeuf de triompher et toucher ainsi une récompense de 5 \$, remise à la gagnante. En 1954, la Société Saint-Jean-Baptiste, section de Manseau, demande à la corporation municipale du village d'apposer des panneaux indicateurs avec les noms des rues, au coin de chaque rue.

Le 3 décembre 1953, Juliette Vachon fonde le Cercle des Fermières qui connaît un franc succès avec près de cent membres dès ses débuts. Ce résultat remarquable témoigne du besoin des femmes de se regrouper et d'échanger sur des sujets d'intérêt commun.

Parmi les fêtes religieuses célébrées à cette époque avec ferveur et éclat, se trouve la Fête-Dieu, le jeudi qui suit la Trinité. La Fête-Dieu commémore le Jeudi Saint qui marque l'institution de la Sainte Eucharistie mais à cause de la proximité du Vendredi Saint, l'Église a préféré reporter immédiatement après le temps de Pâques, la célébration de cette fête très solennelle. Bien que la Fête-Dieu soit toujours un jeudi, sa célébration est reportée au dimanche suivant pour plus de solennité.

Après la messe, les paroissiens se constituent, à la sortie de l'église, en procession en suivant un ordre établi: à l'avant, la croix et le curé sous le dais, les enfants, les dames et demoiselles, les drapeaux des associations locales et leurs membres puis enfin,

fermant la marche, les hommes n'appartenant à aucun mouvement. La procession se dirige ensuite vers le reposoir, décoré avec soin et dont l'emplacement varie d'une année à l'autre. La foule s'y recueille, prie et chante avant de se disperser. Les enfants les plus méritants à l'école sont souvent partie de la fête au reposoir, costumés en anges. Les rues et les maisons sont abondamment décorées pour souligner cette fête.

Mais la fête religieuse la plus profonde, éclipsant en signification et importance toutes les autres, demeure celle de Pâques. Cette fête tire son origine de la Pâque juive qui rappelait la sortie d'Égypte du peuple juif. Le mot Pâque signifie passage pour rappeler le passage de l'ange exterminateur des premiers-nés des Égyptiens, le passage de la mer Rouge par les juifs s'enfuyant d'Égypte et donc, le passage de l'esclavage à la liberté.

Cette Pâque ancienne est devenue pour l'Église catholique les nouvelles Pâques en souvenir du salut

des juifs et du salut du monde entier. Pour les catholiques, la fête de Pâques commémore la passion, la mort et la résurrection du Christ, fondement même de la foi. L'eucharistie étant l'actualisation du sacrifice de Jésus pour notre temps, il était important de la recevoir au moins en cette circonstance, c'était «faire ses Pâques». Pendant longtemps, on devait communier entre le dimanche des Rameaux (Pâques fleuries) et le dimanche de la Quasimodo (1er dimanche après Pâques, Pâques closes). Par la suite, on avait tout le carême pour faire ses Pâques. Faire des Pâques de renard, c'était les faire en retard.



Reposoir situé dans la rue Sainte-Marie en 1960. Coll. Gilbert Trempe.

Un Comité d'Expansion Industrielle voit le jour à la même époque sous la direction de Jean-Paul Croteau. Cet organisme veut favoriser l'implantation de nouvelles entreprises, à Manseau. Au même moment, on compte trois manufactures de couture à Manseau dont celle de Dickson & Dumais, située à proximité de la gare. Une autre, Blandford Pants, appartient à Rodolphe Bélair sur la rue Saint-Albert, à l'endroit où l'on dételait les chevaux, autrefois. Cette entreprise compte, en 1953, près d'une cinquantaine d'employés; la première contremaîtresse en avait été Mme Bélair, suivie de Thérèse Charest, semble-t-il. Enfin, on retrouve la manufacture de Gérard Charland, logée dans l'ancien entrepôt de Gatien Trempe (Ameublements Manseau Inc. aujourd'hui), rue Saint-Albert. Celle-ci compte un peu moins d'employés que les autres. Cette entreprise a débuté ses opérations sur la rue Saint-Alphonse, là où se trouvait, jusqu'à récemment, la mercerie Gérard Charland, propriété de Guy Nobert. La première contremaîtresse a été, à cet endroit, Mme Charles-Auguste Nobert. Une quatrième manufacture de couture, celle de Houde et Laporte verra aussi le jour vers le milieu des années 1950, sur la rue Saint-Albert, voisine de l'ancienne résidence de François Savoie.

On remarque aussi, à cette époque, l'entreprise Chaussures Patricia, propriété d'un certain Pat Lefebvre, de Pont-Rouge, située dans le garage de Roland Turgeon aujourd'hui, à l'extrémité nord de la rue Saint-Georges. Il s'agit du même bâtiment où Armand Beaupré avait établi un atelier de fabrication d'embarcations auparavant. Un atelier de fabrication d'objets en plastique subsiste un certain temps dans un petit garage à l'arrière du magasin de Joseph Nobert, dans les années 1950; on y fabrique différents objets tels des lampes, tables et cendriers à partir de feuilles de plastique de couleurs et de dimensions différentes.

De 1945 à 1955, Roland Leboeuf qui avait été chauffeur de camion pour Maurice Savoie auparavant, exploite dorénavant sa propre entreprise de taxi à Manseau. Il possèdera quelques automobiles et aura pour employés Normand Lebrun et M. Bergeron.

Chronique n° 67

Le village de Manseau et le rang d'En-Bas disposent de l'électricité depuis 1937. Les autres rangs devront, par contre, attendre plusieurs années avant d'avoir accès à ce service. Ce n'est qu'en 1948 que l'électricité sera installée chez Jean-Marie Rioux, dans le rang d'En-Haut; l'électrification de ce rang n'étant achevée que vers 1951. Dans ce rang, la ferme de Charles St-Pierre dispose pourtant de courant électrique

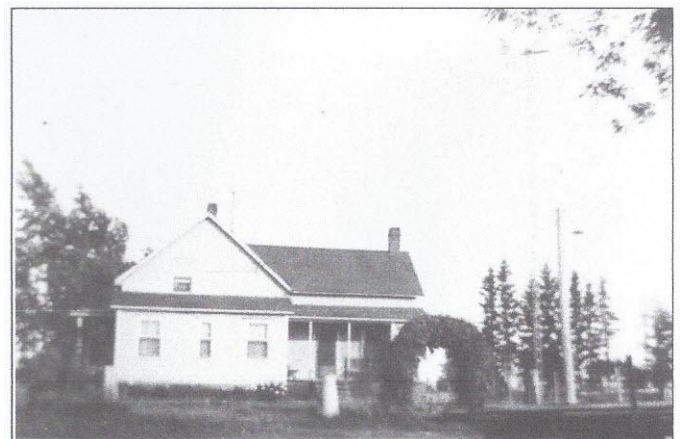
depuis longtemps, grâce à une éolienne installée dans les années 1940 par Jean-Marie St-Pierre. L'éolienne sert à recharger des batteries qui fournissent le courant aux ampoules et accessoires électriques.

L'électricité fera son apparition fin 1953 dans le rang du Petit-Neuf et à peu près à la même époque dans le Petit-Montréal. L'électrification sera complétée dans le Grand-Neuf, fin 1956. Seul, le rang Belgique devra patienter jusqu'en 1962 avant d'être rattaché au réseau. Parmi les électriciens qui installent les entrées électriques dans les résidences lors de l'électrification des rangs, on retrouve, notamment: Eugène Cadieux, Wellie Paquin et un M. Robin.

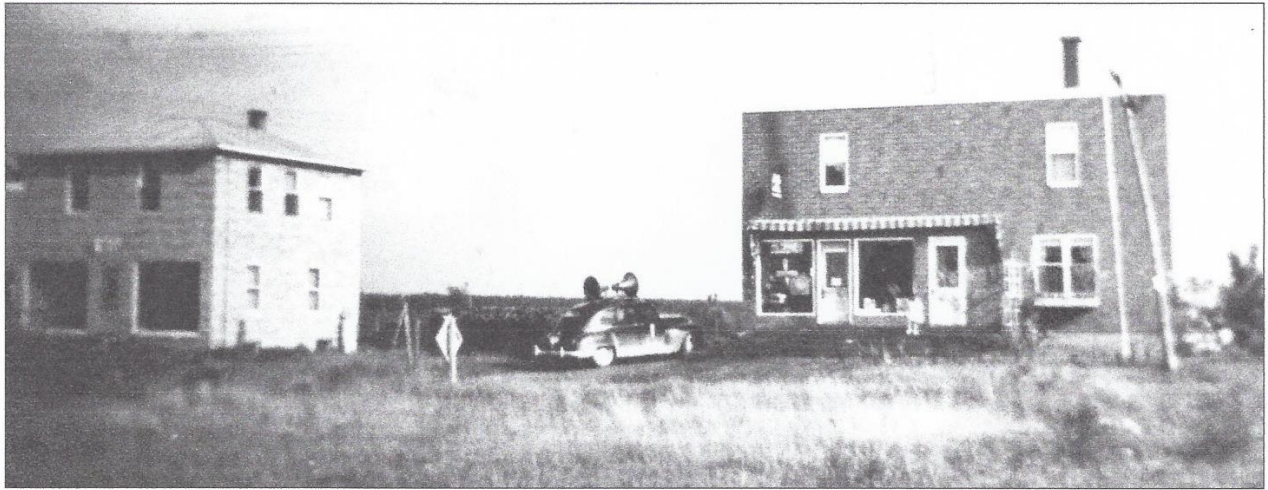
Chronique n° 68

Le 8 juillet 1953, l'abbé Antonio Parenteau quitte Manseau après un bref séjour de moins de deux ans dans notre paroisse. Apparemment, Mgr Albertus Martin a un urgent besoin d'un prêtre, bon administrateur, pour superviser la fondation de la paroisse Saint-Gabriel-Lalemant, à Victoriaville. Son choix se porte sur l'abbé Parenteau qui, selon lui, possède les aptitudes nécessaires pour mener à bien cette tâche. L'abbé Parenteau sera, effectivement, curé-fondateur de la paroisse de Saint-Gabriel-Lalemant de 1953 à 1967. Après, il occupera diverses fonctions au service de l'évêché avant de prendre sa retraite au Grand Séminaire de Nicolet, le 8 août 1973. Il décède à l'hôpital du Christ-Roi de Nicolet, le 9 mai 1976 et repose au cimetière du Grand Séminaire de Nicolet.

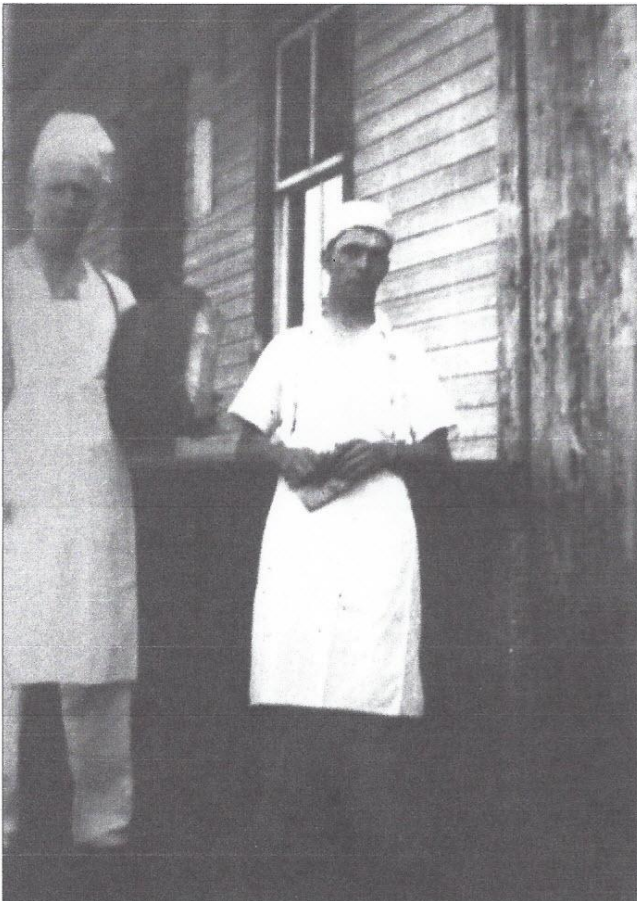
L'année 1953 voit l'apparition des premiers postes de télévision (en noir et blanc), à Manseau. Radio-Canada a commencé la diffusion en ondes de ses premières émissions en septembre 1952. Le succès est immédiat avec des téléseries comme les Plouffe (1953), le Survenant (1954) et les Belles histoires des pays d'en haut (1956). Mais, au-delà du divertissement, la télévision allait avoir un



Maison de Charles St-Pierre dans le rang d'En-Haut avec, à droite, au bout du pylône, l'éolienne qui produisait du courant électrique en 1942, avant l'électrification du rang. Coll. Jean-Marie St-Pierre,



À droite, résidence et commerce de Jean-Marie St-Pierre en 1950. À gauche, la maison de Gérard Charland qui allait abriter son atelier de couture et ensuite, la mercerie. Coll. Jean-Marie St-Pierre,



Antonio Paillé et son employé, Herbé Croteau.

impact profond et durable sur la société québécoise en influençant les loisirs, le traitement de l'information et les valeurs sociales.

À cette époque, Jean-Marie St-Pierre vend des appareils RCA Victor, il en fait la réparation, le service et la pose d'antennes. Il fait en plus l'installation des téléviseurs vendus par Maurice Savoie, à son magasin général. M. St-Pierre comptera jusqu'à quatre employés à son service pour répondre à la demande du public pour cette

nouveauté technologique.

Le 23 septembre 1953, Antonio Paillé vend à Paul Bergeron sa boulangerie, située à l'angle des rues Saint-Georges et des Peupliers pour se consacrer surtout à la vente d'assurance-vie pour la compagnie Union-Vie dont il est agent depuis le 11 mai 1940. M. Paillé a été, pendant longtemps, correspondant des journaux *Le Nouvelliste* (dont il a été chef de territoire pour la Rive-Sud), *Le Soleil* et *L'Événement de Québec*. Il a également œuvré au sein de nombreux organismes dont la Caisse populaire, le conseil scolaire du village, les Chevaliers de Colomb, le conseil de Fabrique, le cercle Lacordaire dont il est fondateur de la section de Manseau, la Société Saint-Jean-Baptiste en plus d'être chantre à l'église, syndic, évaluateur et représentant pour l'Union-Vie. Il a été, en outre, conseiller municipal, secrétaire de la Ligue du Sacré-Coeur et président de l'Association culturelle française.

Antonio Paillé sera aussi gérant de la Caisse populaire quelques mois en 1954. Par la suite, celle-ci sera transférée successivement chez Gérard Charland, fin 1954, Gilles Anctil en 1956 et enfin, quelques mois plus tard, chez Arthur Dupont qui en occupera la gérance jusqu'en août 1962. Occupé le poste de gérant d'une Caisse Populaire représentait un emploi exigeant, stressant même car l'erreur n'était pas permise. De plus, cet emploi était plus ou moins bien rétribué: ces différents facteurs expliquent ces changements fréquents.



Résidence et boulangerie d'Antonio Paillé au coin des rues des Peupliers et Saint-Georges. Coll. Jean-Marie St-Pierre,



Le four qui servait à cuire le pain. Coll. Jean-Marie St-Pierre,

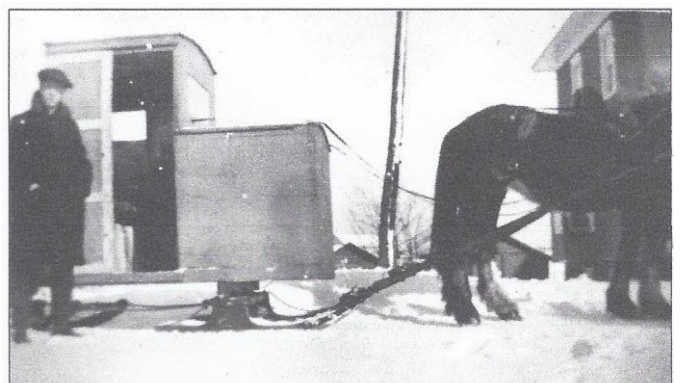
En 1953, Téléphore Soucy procède, rue des Peupliers, sur le site de l'ancienne forge des frères Bernier, à la construction d'une grande bâtisse dont le haut servira de salon funéraire, de salle de réception, de lieu de rencontre des Chevaliers de Colomb et le bas, de garage, d'atelier pour les pièces et de bureau. Deux des murs de l'ancienne forge (qui mesurait 24 pi x 24 pi environ soit 7,3 m x 7,3 m), soit les murs ouest et sud, sont incorporés dans la nouvelle construction, réalisée par Émilien Paris.

Les matériaux provenant des murs est et nord de la vieille forge sont démenagés à l'arrière de la Coopérative, rue Sainte-Sophie et servent à la construction d'une autre bâtisse, utilisée comme forge à cet endroit. Cette nouvelle forge est exploitée d'abord par Napoléon Turmel puis, par Henri Fraser. Quelques années plus tard, ce dernier s'en retournera vivre à La Tuque, d'où il était

originaire. Cette forge sera démolie à son tour par Jean-Paul Richard, au début des années 1960.

Il semble que Georges Dupont, décédé le 12 mars 1954 ait été le premier défunt exposé dans le nouveau salon funéraire, en haut du garage de M. Soucy. Ange-Albert Barbeau et Albert Hamel travailleront comme mécaniciens au garage. Gaston Soucy y apprendra graduellement le métier de mécanicien et, avec le temps, finira par en devenir propriétaire et poursuivre, à son compte, l'exploitation de ce commerce.

Vers 1954, Maurice Savoie abandonne toute l'aspect quincaillerie de son magasin général pour ne conserver que l'épicerie. Il désire se concentrer sur les opérations de son agence de distribution de produits pétroliers Imperial, alors en pleine expansion. Lors de la fermeture de la quincaillerie, un encan public a lieu pour liquider l'inventaire.



Antonio Paillé faisant la livraison du pain

Chronique n° 69

Le 23 novembre 1955, Olivier Crochetière décède alors qu'il est à l'emploi de la famille Savoie depuis plus de 50 ans. Arrivé à Manseau, en 1905, avec Alcide Savoie dont il est l'homme de confiance et au succès duquel il contribue largement, il passera toute sa vie au service de cette famille (sauf la période comprise entre 1937 et 1941-42). Sa fille Madeleine, vers 1941-42, puis son fils Laurent, à son retour d'Europe, en 1946, sont entrés tous les deux à l'emploi de Savoie Frères et assureront la relève après le décès de leur père.



Déraillement de février 1956. Coll. Armand Anttil,

En cette même année 1955, le restaurant Daigle, situé dangereusement près de la voie ferrée, rue Saint-Georges, est déménagé rue Moose Park; cette bâtisse deviendra, plus tard, la résidence d'Albert Hamel. Cette année-là, Marcel Roux acquiert l'Hôtel Manseau de Roger Mailhot.

À l'été 1955, Honorius Boucher vend son restaurant de la rue Saint-Albert à Clément Lauzière, un cultivateur de Saint-Célestin qui a la réputation d'un homme ne reculant pas devant la bagarre. Un jour, il reçoit la visite de trois jeunes hommes de Manseau qui ont, peut-être, une ou deux bières dans le gosier et qui, eux aussi, aiment bien le brasse-camarade, à l'occasion. M. Lauzière, s'apercevant que les esprits s'échauffent un peu trop à son goût, sort brusquement son revolver et tire une balle dans le plancher du restaurant, entre les pieds de l'un des visiteurs, question de calmer tout le monde et rappeler à tous qu'il est le maître chez lui. M. Lauzière conservera son restaurant pendant environ deux ans avant de le revendre en 1957, à René Jacques.

En 1956, deux autres déraillements surviennent à Manseau: le premier, en février, implique 9 wagons et l'autre, quelques semaines plus tard, 41 wagons, en plein village, encore une fois.

C'est aussi à cette époque que Ludger Labrie acquiert une terre à bois de Jean-Baptiste Dubois, au sud de l'autoroute Transcanadienne actuelle, pour y exploiter le sable et le gravier. M. Labrie y construira un garage. Ce sera le début de l'entreprise qui évoluera à compter de 1977 sous le nom de Sablière Labrie Inc.

L'année 1956 devait toutefois passer à l'histoire à cause d'un événement aussi dramatique qu'imprévu: le jeudi 13 septembre, par un avant-midi gris de fin d'été, l'alarme se répand dans toute la paroisse. La sirène du moulin à scie retentit pour avertir les gens du village alors qu'un appel général téléphonique de Georges-Henri Daigle rejoint ceux

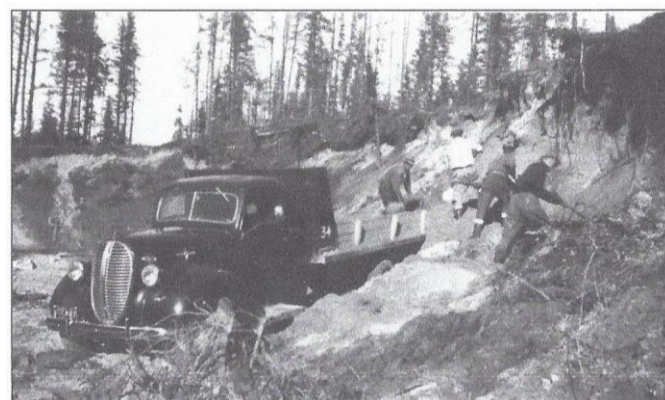
des rangs avec une nouvelle incroyable qui se répand avec la vitesse de l'éclair: l'église est en feu!



Déraillement de février 1956 qui aurait endommagé le Pont des Chars, préparant indirectement de déraillement d'avril 1956 (ci-dessous). Coll. Armand Anttil.

Le 26 mai 1956, l'abbé Gérard Beauchesne fête son jubilé d'argent sacerdotal: l'événement sera souligné comme il convient à Manseau.

Fin 1956, la beurrerie de Gérard Bélanger est détruite par un incendie alors qu'on venait tout juste d'y installer une baratte neuve; on ne la reconstruira pas.



Carrière de Jean-Baptiste Dubois vers 1955 avec le camion de Charles-Auguste Nobert. Cet endroit deviendra la Sablière Labrie plus tard.



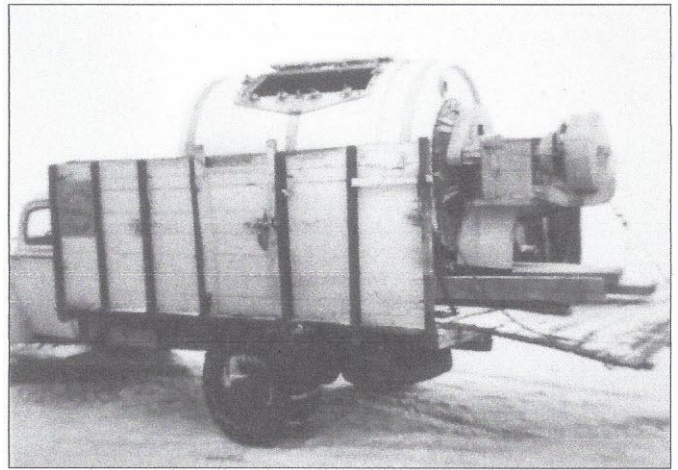
Déraillement du 4 avril 1956. Coll. Armand Anetil.



Déraillement du 4 avril 1956. Remise en état des lieux.



Déraillement du 4 avril 1956. Le Pont des Chars cette fois-ci est emporté. Coll. Armand Ancil.



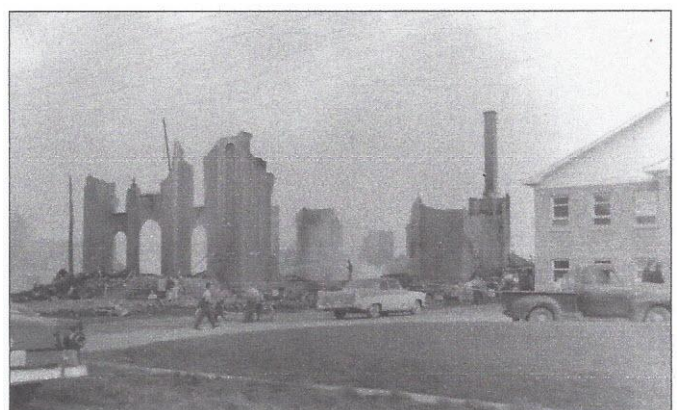
Baratte à beurre neuve installée dans la beurrerie peu avant son incendie. Coll. Jean-Marie St-Pierre,



Paroissiens regroupés devant l'église le 27 mai 1956 pour souligner le jubilé d'argent de l'abbé Gérard Beauchesne. Remarquez la présence des Ambulanciers St-jean, de chaque côté.



Incendie de l'église, le 13 septembre 1956. Romuald Turgeon est l'homme au centre de la photo. Coll. Pierre-Ange Soucy.



Incendie de l'église: pans de mur noircis restés debout. Coll. Pierre-Ange Soucy.

Chronique n° 70

Le 13 septembre 1956, en fin d'avant-midi, les jeunes fils d'Armand Anctil, Serge et Bertrand, remarquent qu'une porte à l'avant de l'église est ouverte. En s'approchant pour la refermer, ils aperçoivent dans l'embrasure, un nuage de poussière noire roulant entre les bancs, poussé par un puissant courant d'air. Ils s'empressent de rapporter la chose à leur mère qui donne l'alerte immédiatement.

Les pompiers volontaires de Manseau, placés sous la direction d'Ovila Leblond et comprenant, notamment, Adrien et Romuald Turgeon, sont appelés de toute urgence sur les lieux. Devant l'ampleur du sinistre, on appelle en renfort ceux de Plessisville. Mais l'incendie devient rapidement hors contrôle, il faut bientôt se rendre à l'évidence: l'église est condamnée et rien ne pourra la sauver. On ne peut rien sauver du mobilier, non plus, même pas les Saintes Espèces, comme l'abbé Gérard Beauchesne tente de faire au début mais en vain. Personne ne peut se risquer à l'intérieur de l'église en raison de l'intensité du brasier, de la chaleur et de la fumée.

Il faut se limiter à protéger les bâtiments environnants et heureusement, il y a peu de vent, ce jour-là. Gérard Charland arrose ainsi le toit du collège Sacré-Coeur, situé tout à côté: la chaleur en fera néanmoins éclater les fenêtres du côté de l'incendie. D'autres pompiers et des volontaires surveilleront les maisons les plus rapprochées. Le feu est d'une intensité extrême: une heure suffit à peine pour que l'église ne s'effondre en un amas de débris incandescents, ne laissant que des pans de murs de brique noircis debout.

Pendant la nuit, Robert Dubois, Adrien Turgeon et Joseph Sylvestre continueront d'arroser et de surveiller les cendres fumantes, parfois à la lueur des éclairs. Le lendemain, on découvrira, à l'arrière du moulin à scie, des ronds noircis sur le sol parsemé de copeaux de bois, résultats de tisons projetés par l'incendie mais qu'une pluie fine a, heureusement, neutralisés.

Le feu semble d'origine suspecte puisque ce matin-là, Albert Croteau, père avait fait son chemin de croix vers 9 h à l'église, sans rien remarquer d'anormal. Les soupçons se portent rapidement sur Adélarde Lemay, un retraité âgé de 62 ans, originaire de Fortierville et arrivé depuis peu à Manseau. Il demeure avec son épouse, Délia Paris, rue Saint-Alphonse, dans une maison achetée de Gatien Trempe, presque en face de celle de Thomas Leboeuf aujourd'hui. Dans les heures précédant l'incendie, on l'a vu faire plusieurs voyages entre sa maison et l'église. L'abbé Gérard Beauchesne a même remarqué sa présence près du jardin, à côté du presbytère; de cet endroit, il semblait surveiller attentivement l'église. Ces agissements bizarres attirent l'attention sur Adélarde Lemay.

Emmené à la prison des Trois-Rivières et interrogé par les détectives, Adélarde Lemay avance, comme explication à l'incendie, qu'un lampion avait pu allumer le feu à la Sainte Nappe, utilisée, en ce temps-là, pour

recouvrir les bras des communiants, agenouillés à la balustrade, pour recevoir la communion.

On ne sait trop ce qui a poussé cet homme à poser un tel geste. Adélarde Lemay avait mené jusque-là, en apparence du moins, une vie tout à fait normale, ayant même été membre de la police municipale des Trois-Rivières. Il était, semble-t-il, fort mécontent de l'achat de sa maison, peut-être a-t-il ainsi voulu se venger d'une injustice dont il se croyait victime. Quoiqu'il en soit, les autorités conclurent que son cas relevait davantage de la médecine que de la justice, d'autant plus que son épouse vint témoigner que, dans les jours précédant l'incendie, son mari n'était pas dans son état normal. On plaça Adélarde Lemay en institution; à sa sortie il revint demeurer à Manseau quelque temps avant de vendre sa maison et s'en aller vivre à Fortierville, où il est décédé en 1978. Il n'y eut pas de poursuites criminelles d'intentées contre Adélarde Lemay semble-t-il et on ne tenta pas non plus de récupérer d'argent de lui au civil, vu le peu de biens qu'il possédait.



Aqueducs et égouts, 1957.

Chronique no 71

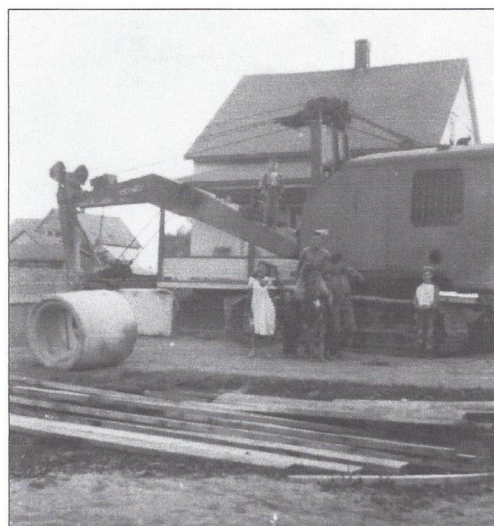
Il s'agit maintenant de construire une nouvelle église. Un mois après l'incendie, les citoyens de Manseau présentent déjà une pétition en ce sens à l'évêché de Nicolet. Des pourparlers ont lieu par la suite avec la firme d'architecte Jean-Marie Roy, de Québec pour la préparation de plans et devis prévoyant la construction d'une nouvelle église avec presbytère adjacent. Le coût total du projet se chiffre à 140 000 \$, dont 80 000 \$ provient des

assurances. Une campagne de financement auprès de la population de Manseau et de donateurs de l'extérieur permet d'amasser 20 000 \$. La Fabrique procède à un emprunt de 40 000 \$, assumé par les paroissiens au moyen d'une répartition légale, placée sous l'administration de syndics nommés à cette fin. L'évêché approuve le projet au printemps 1957 et les travaux de construction de la nouvelle église débutent peu après, réalisés par la firme Arthur Fortin Construction Ltée, de Drummondville.

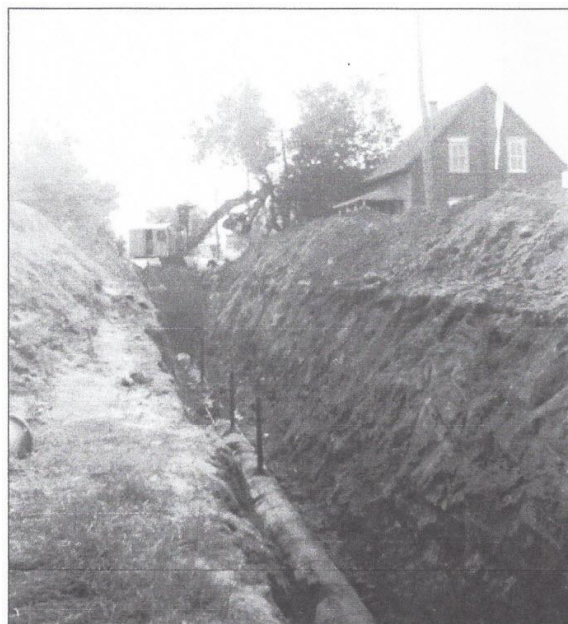
En 1957, dans le cadre d'une réforme globale du système d'éducation au Québec, on annonce le regroupement scolaire, à l'échelle de la province. À Manseau, cette restructuration a pour effet d'entraîner la fermeture de toutes les écoles de rang et le regroupement des élèves au village, à compter de l'année scolaire 1958-59. Le vieux Couvent et l'école Sacré-Coeur ne pouvant répondre à une telle augmentation du nombre des élèves, le conseil scolaire du village se voit dans l'obligation de construire une nouvelle école au coût de 118 475 \$, qui allait porter le nom d'école Notre-Dame. La firme Jean-Marie Roy se voit confier la préparation des plans et devis, tandis que la compagnie Arthur Fortin Construction Ltée réalise les travaux, sur le terrain, au cours de l'année 1958.

Un troisième grand projet voit sa réalisation en cette année très spéciale de 1957: la construction d'un réseau d'aqueduc et d'égout moderne au village. Jusqu'alors, en l'absence de tout réseau, chaque propriétaire doit utiliser un puits de surface ou un puits artésien pour son approvisionnement en eau potable ainsi qu'une fosse septique pour l'évacuation des eaux usées. Les terrains n'étant, en général, pas très grands, la fosse septique et le puits d'un propriétaire se trouvent forcément près l'un de l'autre sur un même emplacement et à faible distance de ceux des voisins également. Le printemps, il flotte sur le village, certaines journées paraît-il, une légère odeur de fosses septiques dépassées par les événements ... Si les odeurs disparaissent à la longue, les risques de contamination de la nappe d'eau souterraine par des fosses septiques mal entretenues ou défectueuses demeurent bien réels et permanents, eux.

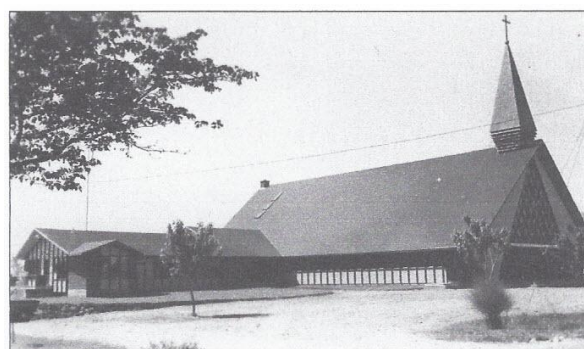
Les travaux de construction du réseau d'aqueducs et d'égouts sont réalisés en 1957. Le conseil municipal du village, dont Téléphore Soucy est maire en ces années de changements profonds, adopte un règlement d'emprunt de 185 000 \$ destiné à en couvrir les coûts. On en profite pour refaire les trottoirs, l'asphalte et installer des bornes-fontaines. Les fossés de drainage disparaissent le long des rues: le village acquiert ainsi sa forme actuelle.



Installation des tuyaux, 1957.



Travaux des aqueducs et d'égouts réalisés en 1957.



La nouvelle église, 1958. Remarquez les puits de lumière dans le toit, au-dessus du chœur ; on les enlèvera à cause des infiltrations d'eau qu'ils provoquaient.